

*Les Prix Littéraires  
de la  
Fédération Wallonie-Bruxelles*

*2017*

Dossier de presse



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

**Le Prix de la première œuvre, prix annuel d'une valeur de 5.000 €, est attribué à :**

**CHARLINE LAMBERT** pour son recueil poétique *Chanvre et lierre* paru au Taillis Pré en 2016.

Elle succède au palmarès à Aïko Solovkine, couronnée en 2016 pour son roman *Rodéo* (Filipson éditions).

Le Prix de la première œuvre est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition de la Commission des Lettres.

**Le Prix triennal de poésie, d'un montant de 8.000 €, est attribué à :**

**FRANÇOISE LISON-LEROY** pour son recueil dédié à l'écrivain Paul André (1941-2008) *Le silence a grandi* paru aux éditions Rougerie en 2015.

Outre le recueil de Françoise Lison-Leroy, le jury octroie une mention à : *Trèfle incarnat* de Rose-Marie François (Le Cormier), *La traversée des habitudes* de Karel Logist (Tétras-Lyre) et *Sylvia* d'Antoine Wauters (Cheyne).

Françoise Lison-Leroy succède au palmarès à Serge Delaive, récompensé en 2014 pour son recueil *Art farouche* (éditions de la Différence).

**Le Prix quinquennal de l'essai, d'un montant de 10.000 €, est attribué à :**

**CHRISTINE AVENTIN** pour son essai *Breillat des yeux le ventre* paru au Somnambule équivoque en 2013.

Elle succède au palmarès à Frédéric Thomas, récompensé en 2012 pour son livre *Salut et liberté : regards croisés sur Saint-Just et Rimbaud* (Aden).

Ce prix est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition d'un jury composé de Mmes Aurore D'Haeyer (journaliste), Roseline Lemaire (bibliothécaire) et Valérie Piette (ULB) et de MM. Christophe Meurée (Archives et Musée de la Littérature), Frédéric Saenen (Université de Liège) et Laurent Van Eynde (Université Saint-Louis).

**Le Prix du rayonnement des Lettres belges – Prix Leo Beeckman, d'un montant de 4.000 €, est attribué à :**

**RYSZARD SIWEK**, professeur à l'université pédagogique de Cracovie (Pologne), pour son travail de promotion de la littérature belge.

Ce prix est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition de la Commission des Lettres.

**Le Prix triennal de poésie en langue endogène, d'un montant de 2.500 €, est attribué à :**

**DOMINIQUE HEYMANS** pour son recueil inédit *Pleuves*.

Ce prix est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition du Conseil des langues endogènes.

Dominique Heymans succède au palmarès à Jean-Marie Kajdanski, récompensé pour le recueil inédit *ête là, avèc*.

## **PRIX PAROLES URBAINES**

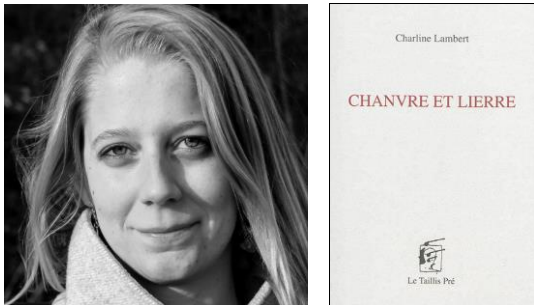
Récompensant la qualité, la force et le foisonnement des écritures urbaines en Belgique francophone, ces prix donnent leurs lettres de noblesse à ces formes nouvelles de poésie. Le Slam et l'écriture Rap sont autant de pratiques où la langue se travaille, s'invente et se renouvelle. A la fois orale et populaire, la poésie urbaine se situe à la pointe des écritures actuelles.

Les Prix Paroles Urbaines sont des prix littéraires octroyés par la Fédération Wallonie-Bruxelles et organisés par Lezarts Urbains ASBL.

Cette année, le jury était composé de Thibault Carion (FWB), Manuel Pereira (dramaturge), Tom Nisse (poète et performeur), Gilles Martin (éditeur), Samira Hmouda, (programmatrice au Pianofabriek Citylab), Hakim Larabi (bibliothécaire, créateur du collectif de slam carolo Goslam), Maky (slameur, animateur d'ateliers d'écriture), Alain Lapiower (directeur de Lezarts Urbains ASBL), Mustafa Bandini (cinéaste) et Gia Abrassart (journaliste).

Dans la **catégorie Slam**, le jury a couronné deux lauréats ex-aequo : **LÉILA** et **TORO**

Dans la **catégorie Rap**, le jury a également désigné deux lauréats ex-aequo : **BADI** et **L'HEXALER**.



## CHARLINE LAMBERT

*Chanvre et lierre* (Le Taillis Pré, 2016)

### L'autrice ◀

Née en avril 1989 à Rocourt (Liège), Charline Lambert vit actuellement à Bruxelles. Diplômée en langues et littératures françaises et romanes, elle est, depuis octobre 2015, aspirante F.R.S. – FNRS à l'Université catholique de Louvain. Son premier recueil poétique, *Chanvre et lierre* (Le Taillis Pré, 2016) a reçu le Prix Georges Lockem 2014 de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et le prix Geneviève Grand'Ry 2015 de l'Association des Écrivains Belges. Son second recueil, *Sous Dialyses*, a été publié en 2016 aux éditions L'Âge d'Homme. *Désincarcération*, son troisième recueil, devrait normalement voir le jour fin 2017 ou début 2018.

### Le livre ◀

Premier recueil de son autrice, *Chanvre et lierre* a été particulièrement remarqué. En effet, avant le Prix de la première œuvre, il a déjà valu à Charline Lambert le Prix Georges Lockem 2014, décerné sur manuscrit par l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, puis le Prix Geneviève Grand'Ry 2015 de l'Association des écrivains belges. Avec ce recueil, Charline Lambert revisite l'*Odyssée* et la figure d'*Ulysse*. Elle y explore une poésie qu'elle conçoit « comme travail et jeu d'élucidation, par l'épreuve de la sensorialité, comme puissance de décroisement et de transformation. »

### L'accueil critique ◀

#### Mélanie Godin dans *Le Carnet et les Instants*, 18/04/2016 :

« Charline Lambert a reçu, entre autres, le prix Georges Lockem de l'Académie royale pour son premier recueil intitulé *Chanvre et Lierre*. Comme précisé par l'Académie, ce prix « est redoutable, parce qu'il consiste en un pari », un pari sur l'avenir. Est-ce le premier d'une longue série à venir ou un simple coup d'éclat ? Seul l'avenir le dira. En attendant, cette jeune poète n'a pas froid aux yeux en proposant d'aborder avec fraîcheur et une maîtrise singulière l'histoire de *L'Odyssée*, un des poèmes fondateurs de notre civilisation européenne.

Trois parties structurent son livre, composé de manière classique, avec, à chacune des pages, l'inscription d'un verset en prose courte. La première partie s'ouvre avec Ulysse,

solitaire, où le décor qui l'entoure est net et précis, à la fois végétal et marin. Ulysse est d'abord « ancré dans la terre, les paumes en offrande, figées dans l'harmonie ». Le choix des mots est minutieux, ils « perlent à la surface des eaux ». Les figures emblématiques féminines de l'épopée occupent une place centrale. Tout d'abord apparaît Circé et le mot « gouffre » qui lui est associé. On découvre un Ulysse suspendu par une corde au-dessus de ce vide, la gorge nouée, sa voix disparue.

Dans la seconde partie, son souffle intérieur prend de l'ampleur et Ulysse, proche de la surdité à cause de la cire, est tiraillé par le désir naissant du chant des Sirènes qui pénètre chacun de ses pores. La poésie de Charline Lambert est aussi sensiblement érotique. À noter que le poète Éric Brogniet préface avec une grande justesse l'ouvrage de l'auteure. On perçoit une connivence évidente entre leurs univers. Rappelons qu'il a lui-même écrit *Ulysse errant dans l'ébloui* et qu'érotisme et poésie sont intrinsèquement liés à son œuvre poétique. Entretemps, Ulysse est rattrapé et attaché au mât du bateau. Privé de ses mouvements et de ses sens, ce qui favorise singulièrement une « nouveauté étrange pour l'ouïe, où bat le pouls comme la terre respire ». Loin d'être une limitation, cette privation offre davantage de possibilités pour découvrir profondément la part intime de l'être. Ulysse, limité dans sa perception, est comme en transe, et devient « lierre » grim pant sur le mât. On assiste à une danse amoureuse et végétale, le lierre (Ulysse) et le chanvre (Circé) sont reliés par un désir commun, « un désir sonore en canal, qui élargit les digues des artères et érode l'épiderme ». Arrive enfin Pénélope, femme légitime, placée dans une attente interminable qui la caractérise. Deux types de femmes coexistent, Circé chante avec une langue « qui tranche des perles », Pénélope est une « chienne qu'on a muselée », elle « tisse, inlassablement », incarne la « chanvrière » parfaite. L'amour, le désir sont au centre, et le trouble de l'homme requiert une attention maximale.

Dans la troisième partie, le chant des Sirènes se renforce en intensité, tout s'accélère :

*De leurs voix d'embouchure naissent des sons de silex, rescapés du silence, amputés et jetés comme autant de bouteilles à la mer, dans les profondeurs.*

*Là où s'abreuve l'ouïe d'Ulysse*

Ulysse s'époumone, tiraillé entre la terre et le ciel. Mouvements d'Est en Ouest, de bas en haut, le chant continue de progresser en lui, mais le temps passe aussi, l'aurore approche, et avec elle, la lumière. On assiste à la naissance de « quelque chose qui s'appellerait *amour* ». Un nouveau paysage se dessine, hivernal, et Ulysse et Pénélope sont réunis, « en laine de chanvre et de lierre, leurs langues sont tressées ». On termine le livre partageant ce besoin de silence pour plus d'écoute. On se réjouit déjà de poursuivre la lecture de cette nouvelle voix très prometteuse, peut-être, elle aussi, devenue une Parque des temps modernes. »

#### **Jury du Prix Georges Lockem de l'Académie royale belge :**

« Le prix Georges Lockem est redoutable, parce qu'il consiste en un pari. Une première œuvre est-elle un coup dans l'eau, ou annonciatrice d'accomplissements à venir? C'est tout l'enjeu de ce choix dont les jurés sont parfaitement conscients. Mais cette fois, ils n'ont pas hésité longtemps. Voilà une débutante complète qui a l'intrépidité, dans son recueil inaugural *Chanvre et Lierre*, de s'attaquer à l'épopée fondatrice de notre culture qu'est *L'Odyssée*, et qui s'y meut avec un naturel confondant. En très petits versets, elle saisit le héros à hauteur d'homme, et nous le restitue dans sa vérité évidente, organique. Charline Lambert, poétesse prodige, fait avec ces vers une entrée discrète et fracassante dans les lettres. »

**Alain Helissen dans *Cahier critique de poésie*, n° 32, 30/08/2016 :**

« C'est ici le premier recueil poétique de Charline Lambert, un ouvrage qui a obtenu deux prix décernés dans l'espace littéraire wallon. Si ce chant poétique revisite à sa façon le mythe d'Ulysse, nous sommes loin du livre *Dernières nouvelles d'Ulysse* que Werner Lambersy, autre poète belge, avait consacré au héros homérique. Dans sa préface Éric Brogniet met l'accent sur les dualités à l'œuvre dans *Chanvre et lierre*, telles que la solitude et la présence, le souffle et l'étranglement, le gouffre et la plénitude. Il marque encore l'importance de la vue et de l'ouïe : « si tu veux voir, écoute. » Lorsque Charline Lambert pose les premiers mots de *Chanvre et lierre*, c'est Ulysse lui-même qui plante le décor. « Il est seul, au milieu de rien » et va se « déplacer dans le paysage » comme pour en épuiser toutes les composantes. Faut-il voir ici une métaphore de la création littéraire ? « Écrire (...) ou laper », écrit encore Charline Lambert qui ne voudrait pas laisser l'amour aux seuls poètes. *Chanvre et lierre* joue ainsi entre deux eaux, entre l'exil et les retrouvailles. Éric Brogniet remarque que le chanvre des cordes qui attachent Ulysse au mât est aussi celui de la corde du pendu. »



© Serge Lison

## FRANÇOISE LISON-LEROY

*Le silence a grandi* (Rougerie, 2015)

### L'autrice ◀

Françoise Lison-Leroy est née en 1951 au « pays des collines ». Elle vit à Blandain près de Tournai. Enseignante, elle participe aux pages culturelles du journal *Vers L'Avenir – Le courrier de l'Escaut*. Depuis *La mie de terre est bonne* paru en 1983 aux éditions Froissart), elle a publié une quarantaine d'ouvrages parmi lesquels des romans, des récits, des nouvelles et de la poésie.

### Le livre ◀

La poésie de Françoise Lison-Leroy explore inlassablement par touches sensibles, simples et libres, le minuscule et l'essentiel de nos vies : le quotidien, les paysages, la terre, le temps, l'enfance, la joie, le chagrin, la mort. Écriture variée, individuelle ou collaborative qui s'agrément de temps à autre d'illustrations, elle s'adresse parfois directement aux enfants comme c'est le cas dans *Quand je serai petite* (La Bartavelle, 1992), *Dites trente-deux* (Luce Wilquin, 1997), *Marie-Gasparine* (Le Dé bleu, 1999) et *Les bretelles du crayon* (Lo País / Le Rocher, 2004).

Nombre des ouvrages de Françoise Lison-Leroy ont obtenu divers prix comme *Le silence a grandi* doublement récompensé en 2017 par Le Prix du Poème en Prose Louis Guillaume et le Prix triennal de poésie de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

*Le silence a grandi* est dédié au poète Paul André, décédé en 2008, qui a écrit et publié des recueils en français et en picard. Françoise Lison-Leroy partage avec Paul André un ancrage géographique et poétique. Marqué par la simplicité, le voyage, le cheminement, l'histoire, la pierre, le silence, la présence et l'absence comme les faces nécessairement liées d'une même médaille. *Le silence a grandi* est porté par une attention à autrui, aux objets, aux éléments, aux vies qui entourent. L'écriture déploie une sérénité impressionniste qui épouse avec tact les moments les plus aigus. La colère, le deuil, la souffrance sont ciselés par la légèreté de la plume. Une douceur enveloppante se déploie dans l'écriture à la manière d'un oratorio telles de petites *Leçons des Ténèbres* de François Couperin. Une musique poétique qui fait écho aux musiques religieuses et profanes. *Le silence a grandi* porte un enchantement, un apaisement, une petite élévation humaine au croisement de la musique et du silence.

## L'accueil critique ◀

**Joseph Bodson à propos du recueil *Le silence a grandi*** (site de l'Association des Écrivains et des Artistes de Wallonie) :

« Ce beau recueil, d'une grande simplicité (c'est un peu la marque de fabrique de Françoise), est dédié au poète Paul André, décédé en 2008, qui a écrit et publié des recueils aussi bien en picard qu'en français.

Je ne l'avais pas réalisé d'emblée: dès le titre, elle joue à la fois sur les éléments auditifs (le silence), et sur ceux qui concernent la distance, l'éloignement. D'habitude, cet éloignement fait paraître plus petits les êtres et les choses. Ici, au contraire, c'est comme si ce silence leur donnait une nouvelle dimension, les rendant plus proches de nous, et comme doués d'une épaisseur nouvelle, leur forme définitive.

*Passé le tourment gigantesque, l'heure est venue de forer la présence. Nous avons peu de temps pour rassembler les ors, les jeter dans l'écrin que la fièvre a quitté. Qu'il les prenne avec rage, avec ce cri fendu qui mord toute poussière. C'est ici, dans l'urgence arrêtée, que l'offrande se noue.*

...où nous retrouvons à la fois la violence du départ, le geste ouvrier (forgeron, orfèvre comme semblent l'indiquer les gestes et l'outil), et la transmutation de la vie, de l'œuvre intimement mêlées par une violente alchimie – celle, justement, de l'urgence arrêtée.

Et, plus loin: *En route. Nous laissons là le gisant de pierre douce. Il ne pèse rien, n'exige rien. Le voilà plus loin que nous, balayant devant nos portes. Nous le veillerons à travers opéras et comptines; cantates et berceuses. Une cadence nous tiendra lieu d'accord.*

*Je suis déjà sur l'autre rive*, écrit Nietzsche. Ils s'éloignent, mais en avant de nous, et non en arrière. Ils nous préparent la route, balayent le seuil. Et si le gisant de pierre, comme le gisant de chair, a besoin d'être veillé, il le sera par la musique, toutes les musiques. Voici la grande réconciliation.

Ainsi, toutes les choses qui nous restent obscures encore, cachées au fond de l'être, se trouvent éclairées, baignées de métaphores comme d'une douce lumière. Toute démarche est chant, et tous nos gestes, y compris celui d'écrire, sont des gestes d'ouvrier, d'accomplissement, et de grande liberté : *Nous voilà adossés au néant, prêts pour l'autre aventure.* On ne saurait, à un poète, adresser plus bel hommage. »

## Bibliographie succincte ◀

*Les pages rouges*, Luce Wilquin, 2011

*Encore un quart d'heure*, Esperluète, 2012

*Les bouloches* (avec Pascaline Wollast), Esperluète, 2012 Prix PoésYvelines des Collégiens

*Pierrot de rien*, Esperluète, 2014

*Tabliers et maillots de bains* (avec Anne Letoré et Emilia Jane), Déjeuner sur l'herbe, 2014

*Le silence a grandi*, Rougerie, 2015

*En train d'écrire* (avec Colette Nys-Mazure et Iris Van Dorpe), Les déjeuners sur l'herbe, 2016

*Temps tarmac*, Rougerie, à paraître 2017





### CHRISTINE AVENTIN

*Breillat des yeux le ventre* (Le Somnambule équivoque, 2013)

#### L'autrice ◀

Née en 1971, Christine Avenir est licenciée en philologie romane de l'Université de Liège. Elle a connu un succès littéraire précoce avec un roman écrit à quinze ans, *Le cœur en poche* (Mercure de France, 1988). Elle y laisse quelques plumes avant de recouvrer le confort de l'anonymat. Un long silence, qu'elle meuble de peintures, de photos et d'errances, finit par ramener la question de l'écriture. Elle publie alors *Portrait nu* (2005). Tandis que son rythme de publication se fait sporadique, elle s'exerce à différents genres littéraires (le théâtre, l'essai) à travers une œuvre singulière, multiforme, engagée, féministe et dérangeante, qui explore les limites des genres.

#### Le livre ◀

Le livre de Christine Avenir est un essai au sens premier du terme : l'autrice s'y lance dans une expérience littéraire qui dynamite les limites des genres littéraires, à la frontière entre la fiction, l'autobiographie et la réflexion. Sur ce chemin, Christine Avenir semble avoir trouvé un *alter ego* en Catherine Breillat, dont elle analyse le cinéma, le rapport au corps et au féminin.

#### Accueil critique ◀

**Jeannine Paque dans *Le Carnet et les Instants*, n° 177, 01/06/2013 :**

« À l'image de son titre compact, complexe, *Breillat des yeux le ventre*, Christine Avenir propose avec ce *docu-fiction* un collage de pièces diverses, participant à la fois du documentaire, de la fiction et de l'essai, dont l'unité manifeste prouve par ailleurs qu'il est de toute évidence un objet littéraire. Elle-même, lors d'une interview, revendique la dénomination de *roman*, parce que tel a été son projet et qu'elle entend aussi s'appropriier la licence du poète. Ce livre composite se donne donc à lire comme une totalité. S'il comporte des voix diverses, elles sont, comme dans tout collage réussi, maîtrisées par un dessein d'ensemble. Le motif premier, le noyau, selon Avenir, c'est Breillat. Catherine Breillat dont elle a lu tous les écrits, vu tous les films, écouté toutes les déclarations et même fréquenté les auteurs et inspirateurs de référence. C. B. dont elle estime avoir pris possession. Une manière aussi de s'abandonner à elle. Elle rappelle comment s'est effectué ce transfert, ou plutôt cet échange. Au départ, un livre lui est demandé, en quelque sorte

une commande d'enthousiasme sur Breillat, selon la ligne éditoriale du Somnambule équivoque et plus particulièrement de sa collection "Exaltations". Christine Avenir pénétrant au plus profond de son sujet au point d'être engloutie, mais loin de s'y perdre ou s'y déliter, s'y découvre, s'y (re)trouve. Breillat ne sera pas seulement une référence absolue, un modèle, elle va jouer un rôle moteur, déclencheur ou plus justement : "*je fais de sa pensée un levier pour la mienne*". Rien n'est plus lumineux que ces paroles de C. A. La voici prête à tracer son propre chemin de "*guérillère*" et d'abord, d'en écrire, car il faut dépasser le stade de l'admiration ou de l'amour.

Breillat-révéléateur ? oui, sans doute. Mais l'intention préexistait chez l'auteure, le vouloir exister libre et les moyens d'y parvenir, c'est-à-dire l'écriture, déjà si bien éprouvée. Ce livre, collage peut-être, serait le résultat d'une symbiose réussie mais surtout détaille l'avancée et l'audace progressive d'une révélation de soi. Docu-fiction, autobiographie, autofiction, l'ensemble aboutit au roman nouveau dont Avenir veut donner la formule. Il consiste à arc-bouter ses propres mots, son discours, sa pensée (c'est l'ordre qui lui convient) sur ceux de Breillat. Le texte est donc mixte, mélangeant si intimement les textes de l'une et de l'autre qu'il faut parfois en reprendre la lecture. Nulle méprise cependant, mais le constat obligé d'une correspondance totale, d'une coïncidence évidente, qui étonne et ravit en même temps, car les raccords sont subtils et quasi invisibles.

Que les citations de Breillat aient favorisé cette nouvelle explosion de Christine Avenir, n'encombre pas trop son discours. Ce récit, déjà structuré selon les étapes d'une initiation vécue, s'autonomise heureusement. La narratrice, auteure et critique, s'est hissée "*à la hauteur de son sujet*" : sa manière à elle de définir la performance sinon l'essence même de l'artiste.

Qu'elle ait, par ce *roman*, cherché à mettre au jour l'histoire de Christine Avenir, spectatrice de Catherine Breillat, est ce qui compte le plus et nous en apprend beaucoup sur elle, davantage encore que les révélations *people* sur ses antécédents dont elle ne se prive pas. Elle prouve surtout qu'elle a ce rare bonheur d'être à la fois créatrice et critique.

En effet, il ne faut pas perdre de vue l'organisation des propos de Christine Avenir, à travers le parcours et les mots de Breillat. La division en chapitres, dévolus à la virginité, le viol, la grâce, la cave révèle non seulement une structure solide, résolue comme ascendance, mais aussi un engagement. De soi en tant que fille, femme, solidaire des victimes, mais aussi des sans-voix, des victoires aussi, comme on le souhaite. Telle est la volonté de déployer l'identité féminine, en dépit des tabous qu'ont élevés et opposent encore la famille, la religion, la médecine, la loi, la société entière sans doute. Un genre, un sexe que la femme doit revendiquer et exposer avec la conscience que rien ne lui est définitivement acquis. Une affirmation enfin du pouvoir de l'écriture, à condition de s'en emparer et au risque de souffrir car, nous dit Avenir, "*dans ce mime quotidien de la lapidation qu'est pour moi l'écriture d'un livre, je me mets seule en scène, telle est ma loyauté.*" Il est beau d'oser s'exhiber, dans le dit et le non-dit, soit l'autofiction comme elle l'entend : "*un écarquillement du corps et un aiguisement de l'esprit similaires*". »

## Bibliographie ◀

*Le cœur en poche*, Mercure de France, 1988

*Le diable peint*, Mercure de France, 1990

*Portrait nu*, Le Cercle, 2005

*Le désir demeuré*, Le somnambule équivoque, 2006

*Red Shoes, Maelström, 2012*

*Breilat des yeux le ventre, Le somnambule équivoque, 2013*



**RYSZARD SIWEK (Pologne)**

Né en 1950, Ryszard Siwek a étudié la philologie romane à l'Université de Poznań. Il a consacré sa thèse à la philosophie de l'art dans l'œuvre romanesque de Guy Vaes.

Depuis 1981, il enseigne à l'Université Pédagogique de Cracovie.

Il a publié de nombreuses études consacrées à la littérature belge.

**Articles remarquables ◀**

- *Entre l'histoire et la légende: La légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster et Terra Nostra de Carlos Fuentes, (współautor Marta Cichocka), in : Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman, Wyd. UŚ., Katowice 2000*
- *James Ensor ou le piège du masque, in : Studia Romanica II, Wyd. Nauk AP, Kraków 2003*
- *Attentat d'Amélie Nothomb – l'éloge de la laideur ?, in : Le clair-obscur dans les littératures en langues romanes, Wyd. UŚ, Katowice 2005*
- *Danser la vie, écrire la danse. « Ego tango » de Caroline de Mulder, in : Studia romanica posnaniensia XL/4, Wyd. Nauk. UAM, Poznań 2013*
- *L'écriture charnelle de Nathalie Gassel, UAM, Poznań 2016*



**DOMINIQUE HEYMANS**  
*Pleuves*

**L'auteur ◀**

Quoique né à La Hestre en 1958, Dominique Heymans est un enfant d'Gôgnère (Houdeng-Goegnies). Être un fils des milieux populaires dans les années '60, c'est entendre ses grands-parents s'exprimer essentiellement en wallon, c'est voir et entendre Bob Deschamps sur les kiosques des ducasses, c'est le rituel du théâtre wallon du samedi après-midi, sur les écrans en noir et blanc des (encore rares) postes de télévision.

Vers l'âge de seize ans commence à lui apparaître la notion de patrimoine à défendre et sa plume tâtonne déjà maladroitement dans la langue vernaculaire. Un exemplaire de la revue *Mouchon d'Aunia* abandonné - probablement sciemment - par Parrain Fred (Alfred Pourbaix, auteur de textes rimés réalistes et faiseur d'abonnés) sur une table de café lui révèle que : oui, cette langue s'écrit !

L'œuvre de Dominique Heymans se conjugue principalement en poésie, paroles de chansons - notamment, depuis 2006, pour son groupe de musique blues-country burlesque wallon *Woûrs dès Rayes* - dans une langue qu'il veut à la fois simple et rigoureuse, avec le souci de la syntaxe juste, de la soustraction à l'influence du français, sans fioritures ni effets littéraires inutiles.

Depuis 2016, il est président des *Scriveûs du Cente*.

**Le texte ◀**

*Pleuves* - *Pluies* en français - rassemble des textes consacrés à la pluie et à ses vertus. Profondément ancrés dans une ruralité marquée par les impressions qu'y laissent les saisons et les hommes qui y vivent, les poèmes et chansons qui composent ce recueil envisagent la pluie non pas comme une calamité mais comme un principe à la fois purificateur et fertile, certains textes évoquant également une nature indifférenciée propre à l'enfance.

## Catégorie Slam ◀



**LÉÏLA**

**Extraits d'un entretien réalisé par Rosa Gasquet et Maud De Craeye pour Lezarts Urbains :**

Lezarts Urbains : Tout d'abord, peux-tu te présenter ?

Léïla : J'ai 31 ans et je suis coordinatrice de projet chez Zinneke. Les gens connaissent surtout la Zinneke Parade, l'événement, mais il y a tout un processus en amont. En réalité, ce qu'on fait, c'est réunir des gens. Et, même si c'est un projet socio-artistique, c'est aussi un projet politique. On essaie d'amener des gens qui ne se rencontrent pas habituellement à bosser ensemble, à travers la création artistique.

LZU : Tu es bruxelloise ?

L : Oui, je suis une bruxelloise pure souche mais j'ai pas mal bougé car j'ai un rapport assez particulier à Bruxelles. C'est une ville que j'ai détesté par moments et, en même temps, je sens toujours l'envie d'y revenir. Les choses dans lesquelles j'ai envie de m'engager, c'est ici que je dois les faire, je ne sais pas pourquoi. C'est une ville avec laquelle j'ai une relation un peu passionnelle.

LZU : Comment es-tu entrée en contact avec le slam ?

L : J'ai toujours écrit de la poésie, des textes en prose, toutes sortes de textes, des critiques de théâtre aussi. Il y a 5 ou 6 ans, je suis tombée sur une soirée slam au Théâtre de la Vie et ça m'a beaucoup parlé. J'ai découvert un mode d'expression qui n'était ni le rap que j'aimais déjà, ni de la pure lecture de textes, et qui permettait de donner vie et de partager en live des écrits nés dans la solitude. J'y suis allée la fois suivante avec un texte.

J'ai ensuite fait des scènes à l'Espace Magh, au Café Central et au Festival des Libertés dans le cadre d'un concours d'éloquence. J'ai aussi vécu un an à Paris où j'allais dans des scènes slam avec la règle des 3 minutes. À un moment, ça m'a beaucoup animée tout ça.

LZU : Tu as fait une pause dans ta pratique slam, pourquoi ?

L : Je ne trouvais plus les scènes slam à Bruxelles très intéressantes. En fait, je les trouve humainement très riches : voir au Théâtre de la Vie une personne qui vient avec ses tripes et fragilités lire une recette de cuisine ou une lettre d'amour, écouter les gens du quartier parler d'eux, c'est très touchant. Mais à un moment donné, cela a ses limites, je n'avais plus l'impression de pouvoir grandir là-dedans, d'être nourrie des écritures des autres.

Et à côté de ça, les scènes plus « concours » - avec la règle des trois minutes et les points - ne m'ont jamais vraiment parlé non plus. Puis l'envie de construire un spectacle - type « seule en scène » - mijote dans ma tête. J'ai plutôt envie de construire une dramaturgie totale.

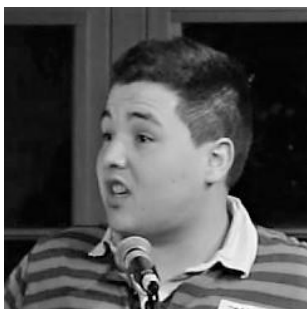
LZU : Tu disais avoir des idées qui te viennent comme ça en marchant, puis tu les jettes sur papier, c'est un peu ça ton processus créatif ?

L : Oui, en fait, les premières phrases d'un texte me viennent souvent quand je me balade en forêt ou en rue, quand je ne suis pas statique. Et ce n'est pas pour rien, c'est physique... Je sens bien la différence d'ailleurs : avant, j'écrivais souvent assise et c'étaient des textes plus mono-rythmiques.

LZU : Peut-on dire que ton écriture a été influencée par le rap ?

L : Oui. En tous cas ça a été une entrée et c'est vrai que, souvent, le rap me touche plus directement que le slam (à part le slam discursif à la Gil Scott Heron). Pour le rap, je pense à des superbes plumes belges comme Veence Hanao et Carl et les hommes-boîtes : je n'ai pas la prétention de dire que ça m'a influencée directement mais ce sont des écritures dans lesquelles je reconnais quelque chose qui me parle viscéralement, qui m'inspire.

Mais il y a aussi deux groupes que j'adore avec des chanteuses aux écritures punks et féminines, Mansfield TYA et Del Cielo, ainsi que la magnifique écrivaine Chloé Delaume avec une écriture d'écorchée vive donnant une rythmique orale à l'écrit. Enfin, il y a Romain Gary, lucide d'être fou, clown triste et roi de la punchline. Cette liste n'est pas exhaustive bien sûr.



**TORO**

**Extraits d'un entretien réalisé par Rosa Gasquet et Maud De Craeye pour Lezarts Urbains :**

Lezarts Urbains : Peux-tu te présenter ?

Toro : Santiago, 22 ans. J'ai une grande passion pour l'écriture que j'ai découverte très tôt. J'aimerais en faire mon métier donc j'essaie de rendre ça concret.

LZU : Et ton nom de scène ? Pourquoi Toro ?

T : C'est une grande question. J'aime quelque chose dans l'idée de « mi-homme/mi-dieu » et personnification de l'animal. Le mot espagnol « roto » qui veut dire « cassé » me plaisait aussi. Mais ça peut encore bouger.

LZU : Quel est-ton rapport à l'écriture ?

T : A mon avis, c'est d'abord un rapport à la langue. J'ai été adopté, je suis arrivé en Belgique à 11 mois. J'ai donc été baigné dans une langue que je ne connaissais pas du tout et je n'ai parlé qu'à 3 ans et demi. Très tardivement du coup mais avec des phrases complètes. Le français, j'ai vraiment dû l'apprendre avant de me l'approprier.

J'ai commencé à écrire de la poésie vers 13-14 ans et j'ai vraiment beaucoup gratté. J'ai grandi dans une bonne famille, mes parents avaient tous les deux un bon travail et on n'a jamais manqué de rien. Et en même temps, j'ai toujours côtoyé des gens qui venaient de milieux plus modestes, parce que Charleroi...parce que dans une école très diversifiée... Je me suis toujours obligé à ne pas décrire que ma réalité. Eviter de rester enfermé dans mon monde, avec de belles métaphores qui finalement deviennent vides de sens. J'ai essayé de me rapprocher de quelque chose de vrai, qui pourrait parler à un ami à moi qui a arrêté les cours en cinquième. Parce que je les aime ces gens et je veux être compris par eux.

En réalité, j'adore la poésie, le slam, mais j'aimerais avoir une portée plus grande. Et sans passer par la musique, c'est compliqué. Donc j'essaie déjà de décliner du rap, de la trap, plusieurs styles musicaux. Pourquoi ne pourrait-on pas avoir plusieurs facettes dans la création ? Je veux pouvoir donner plusieurs visions. Aussi bien pour moi que pour les autres.



LZU : Tu es originaire de Charleroi, quel est ton rapport à cette ville ?

T : Charleroi a été une grande source d'inspiration je crois. J'aime beaucoup cette ville. J'aime ses alentours, ses faubourgs, je trouve qu'il y a de beaux endroits, encore très préservés. Il y a des lieux très symboliques : tu entres dans une usine abandonnée, où tout est écroulé...c'est un endroit où je peux me raconter mille histoires. Je suis comme ça, je monte au-dessus d'un teruil et je me raconte une histoire. Charleroi est un bel endroit car il est très contrasté en fait : tu as des parties de la ville un peu « coupe-gorge » puis des petites cités bourgeoises de l'autre, et tout ça à 15 min l'un de l'autre. Tu peux vite changer d'horizon. Et puis, je pense qu'il y a une vraie bienveillance chez les Carolos. On est tellement perçus comme le « trou du cul du monde », les gens se moquent tellement de nous qu'entre nous, il y a cette bienveillance je crois.

LZU : Comment as-tu rencontré la scène slam ?

T : À Charleroi, il y a environ 2 ans et demi. Je suis entré par hasard dans un événement slam où j'ai croisé une connaissance qui y participait. Comme il savait que j'écrivais des textes, il m'a encouragé à monter sur scène. Je l'ai fait et j'ai gagné. Du coup je suis sorti de là aux anges. C'est très agréable de faire vivre des textes, de les confronter à un public et de voir ses réactions. Ensuite j'ai fait quelques scènes au Théâtre de la Vie et deux ou trois à Mons. Mais surtout à Charleroi. J'ai aussi tissé des liens d'amitié avec Selçuk et Hakim de Goslam City, je les apprécie beaucoup. Nous sommes d'ailleurs partis à 4 avec Christophe Michaux (Mot Dit) à Paris pour le concours national français, où notre équipe est arrivée en finale.

LZU : As-tu des thématiques récurrentes ?

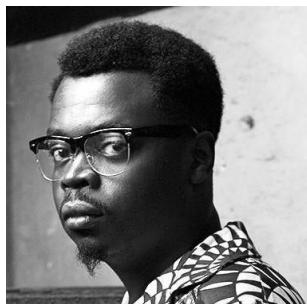
T : Oui et quand je sens qu'une thématique est trop récurrente, j'essaie de la casser. J'essaie de me mettre une contrainte car je pense que la contrainte est créatrice. Par exemple, si je fais tout le temps du rap, je vais écrire une poésie et m'interdire d'avoir une rythmique en tête. Au niveau thèmes récurrents, il y a clairement la Nature. Je crois très fort en la Nature et j'espère qu'un jour nos États réaliseront qu'il y a plus que la simple matière que l'on voit, que l'on touche. C'est quelque chose en lequel je crois vraiment de par mes expériences et rencontres passées. Je pense que beaucoup de solutions à nos problèmes humains se trouvent dans la Nature. C'est un endroit qui devrait être préservé.

LZU : Peut-on dire qu'il y a un engagement dans ton écriture ?

T : Je pense que l'engagement n'est pas dans le texte lui-même mais dans le processus de faire un texte. À partir du moment où tu prends position en faisant de l'art, je pense que tu t'engages. Tu donnes un avis, donc tu crées un conflit avec ceux qui ne sont pas d'accord avec toi. Cela dit, je considère mon ressenti par rapport à la Nature comme un engagement : je sors un peu de moi, c'est un engagement pour tous.

Je sacralise complètement la phrase et le mot, car je pense que leur portée est beaucoup plus grande qu'on ne le pense.

Catégorie Rap ◀



**BADI**

**Entretien réalisé en 2015 avec avec Benjamin Tollet, disponible sur le site du magazine BRUZZ :**

Pour les mélomanes, inutile de présenter le Jet Studio : ce lieu a accueilli de nombreux grands noms, certains venus d’Afrique comme récemment Seun Kutu, le fils cadet de Fela Kutu, inventeur de l’afrobeat. C’est devant la porte de ce fameux studio à Koekelberg que l’on rencontre Badibanga Ndeka, habillé en véritable Afropéen, entre chemise afro et style urbain.

Ce métissage de l’Afrique et de l’Europe, entre Bruxelles et Kinshasa, c’est l’histoire et le quotidien de Badi ainsi que le fil rouge de son premier EP Matonge. « Mon père était soldat dans l’armée de Mobutu. Après avoir déserté, il a vécu quelques années à Kinshasa avant de venir étudier en Belgique en 1977. Ma mère est arrivée un peu plus tard avec ma grande sœur. C’est le début de notre aventure familiale en Belgique, je suis le premier à être né ici », explique le chanteur de 34 ans, père de trois enfants métisses.

« Après ses études, mon père est devenu diplomate pour l’ambassade du Kenya. Mais il est tombé malade, il a perdu son boulot et on est tous devenus sans papiers », raconte Badi au sujet de cette période sombre qui a duré quinze ans. « Vu que je suis né ici, mes parents ont mis en place une procédure de nationalisation, j’ai été le premier à recevoir mes papiers. Je suis devenu Belge à 12 ans ».

Badi s’est rendu au Congo pour la première fois en 2013 pour voir sa grand-mère qui avait de graves problèmes de santé. « On a voulu la faire venir, mais les démarches n’ont pas abouti. Elle est décédée il y a un mois au Congo... Elle n’a pas pu venir, alors que ses petits-enfants et sa fille vivent ici. Ça m’a mis dans une de ces colères ! » Cette première visite au Congo a changé sa vie. « On parle de retour aux sources, c’était vraiment ça. Je venais d’être papa et le fait de revoir ma grand-mère et de découvrir un continent un peu rêvé, de rencontrer les gens... ça m’a aidé à comprendre pas mal de choses », raconte Badi qui avait une vision un peu idéalisée de l’Afrique avant ce voyage. « En tant qu’enfant d’Europe, on voit l’Afrique dans les médias, des enfants au ventre ballonné, entourés de mouches. Mais

mon rapport à l’Afrique s’est construit différemment, via la lecture, surtout d’écrivains américains comme James Baldwin. J’ai vu le côté homme noir et fier, Malcom X, Martin Luther King, des références qui n’existaient pas en Belgique ».

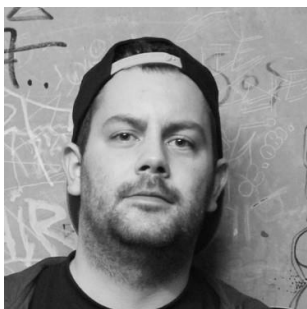
Badi a commencé à rapper à 14 ans, attiré avant tout par l’écriture. À 15 ans, il forme son premier groupe, Prémés Coupables, avec son cousin et des potes. « J’avais 18 ans quand notre premier disque est sorti. On était encore à l’école, on était des bébés-rappeurs. (Rires) Mais on donnait pas mal de concerts et quand les grands nous voyaient, ils se prenaient une claque ! ». Pourtant, Badi se lassera de ce genre de hip-hop. Il cherche quelque chose de plus authentique, de plus personnel. C’est là qu’entrent en jeu l’Afrique et ses habitants, ce premier voyage qui l’a poussé à mettre en place le projet Matonge. « J’avais déjà l’idée d’ajouter une couleur africaine à ma musique, mais ça n’aurait pas été crédible sans avoir été au vrai Matonge, à Kinshasa ». Ce qui nous ramène à son lieu de travail. Badi a enregistré dans la maison en front de rue dont l’entrée dessert aussi le Jet Studio. Au premier, on est dans les bureaux de Soulstarzmuseeq, une équipe de producteurs afropéens qui s’est spécialisée dans le retour vers les racines du hip-hop : l’utilisation du sampling, dans leur cas des samples des grands classiques de la musique africaine. « On a commencé à bosser ensemble en 2010. J’ai accroché à leur vision de la musique et leurs sonorités. Ils arrivent à rendre la musique vivante à travers les machines ».

« J’ai grandi en écoutant des gars comme Kanye West ou Mos Def qui se basent sur des samples de soul music. J’ai voulu faire pareil avec la musique populaire congolaise, la rumba, avec des artistes comme Franco, Papa Wemba, Lokua Kanza et Tshala Muana ». La rumba a toujours été présente dans la vie de Badi : son oncle était saxophoniste de l’OK Jazz de Franco, ses parents achetaient chaque samedi de la musique à Matonge. Le petit Badi a grandi avec les deux cultures, « entre Kirikou et Manneken Pis », comme il le dit sur le morceau Belgicain. « Le mélange de ces deux petits malins, c’est l’esprit de l’EP ! Belgicain, la double identité, c’est le choix de ne pas devoir choisir. Je suis belge et congolais. C’est d’ailleurs comme ça qu’on surnommait les étudiants qui venaient étudier ici à l’époque de la colonie. Aujourd’hui encore, mes oncles m’appellent comme ça ! »

« D’habitude on lit Le Guide du Routard quand on voyage, moi j’ai lu *Congo, une histoire*. C’est une brique de 600 pages mais ce n’est pas un livre d’histoire pompant. Je l’ai lu en cinq jours, ça m’a passionné », explique Badi au sujet de l’ouvrage de l’auteur belge David Van Reybrouck. « C’est le genre de livre qui apporte de la force. Je puise beaucoup dans l’histoire des gens, les livres ou des discussions pour la rédaction de mes textes ».

« Congo RDC, beaucoup de naissances, trop de décès » est une des premières phrases que Badi a reprises, sur le morceau 243 (l’indicatif téléphonique du Congo) avec Youssoupha. « La phrase vient du livre, quand Van Reybrouck parle du taux de mortalité au Congo. Vu que l’espérance de vie est tellement basse, environ 50 ans, il croyait qu’il n’y avait pas de vieux au Congo. Au contraire, pendant son périple, en suivant la route de Stanley le long du fleuve Congo, il a rencontré pas mal de gens âgés voir même très vieux, comme le type de plus de 120 ans à qui il rendra visite plusieurs fois pour rédiger son livre ».

**Site officiel : [www.jesuisbadi.com](http://www.jesuisbadi.com)**



## **L'HEXALER**

L'Hexaler est un MC belge, originaire de Liège (Seraing), présent depuis plus de quinze ans dans la culture hip hop, autant dans les quatre coins du plat pays que dans l'Hexagone ou en Suisse.

Membre et fondateur du collectif « La Fine Équipe » qui se compose également de Bilbok et Aro (concepteurs musicaux et ingé son) ainsi que de Rifer qui gère le graphisme. Ce collectif lui permet de réaliser des projets d'envergure.

Aujourd'hui, L'Hexaler est devenu un personnage incontournable de la scène Hip Hop belge. Son coup de plume reflète son authenticité, soutenue par un flow clair et tranchant. Un timbre de voix reconnaissable parmi des milliers. Alliant le fond et la forme, son rap a pour objectif d'alimenter et de conserver les valeurs de base du Hip Hop (Peace Love and Unity).

Son univers exprime des thèmes très pointus et diversifiés. Passant de la révolte (*Coq contre Lion* ou *La révolte des mots*) à l'amour qui prend aux tripes (*Ça me tient à cœur*). Son identité musicale s'est forgée sur des productions de Ptifa, Louis Fine, Bilbok et Aro, Mani Deïz, Toxine, Nizi, Crown, Lyrical record... toujours en quête de concepts.

**Page officielle : <https://www.youtube.com/user/hexalerofficel>**